

Portrait d'un esthète du mal

ALORS qu'on vient de célébrer le cinquantenaire de la Libération de Paris, René Ballet propose fort opportunément, avec « l'Hôtel des deux gares », le roman de la vie et de la fin de l'un de ces intellectuels collabos commis aux basses œuvres idéologiques. En choisissant délibérément le côté ombre de ces journées mémorables, dans le sillage d'un homme qui savait sa fin imminente, il tente aussi d'identifier les cheminements intellectuels et politiques qui purent conduire certains à franchir le pas de l'ignominie. Tout comme il remet en évidence ce qui, au cours de l'été 1944, discrètement se tramait, de façon que rien fondamentalement ne vint à changer dans le vieil ordre des choses. René Ballet, en dressant le portrait féroce et désolant d'un homme de main qui s'était cru un aristocrate de l'esprit, s'affiche ici une nouvelle fois dans le lignage de Roger Vailland.

Ce vénéneux personnage avait été abattu alors qu'il sortait de l'hôtel pour se rendre aux résistants

EN 1947, des ouvriers parisiens, chargés de rénover un hôtel entre les gares du Nord et de l'Est, avaient découvert dans une chambre un nom qu'on pouvait penser être celui d'une personne, Falaise, partout tracé sur les murs, tandis que le miroir mural avait été recouvert d'un linge. L'établissement était resté fermé depuis trois ans : il y avait en effet eu « des histoires à la Libération », expliqua un voisin. Qui était cette Falaise et que signifiait ce voile, sans doute posé là par un dernier occupant, en août 1944 ? Un narrateur, cinquante ans après, tente de répondre à cette double interrogation, par le jeu conjugué de l'enquête et de la fiction. Car l'hôtel avait abrité un client un peu particulier, entre le 18 et le 25 août 1944 : le dénommé Robert Rochet, sinistrement connu sous le pseudonyme de « Roc », comme éditorialiste vedette au « Cri du peuple », le journal du PPF de Doriot. Ce vénéneux personnage avait été abattu

alors même qu'il sortait de l'hôtel pour se rendre aux résistants postés à l'extérieur. La rafale mortelle avait été tirée quelque part d'un toit : Roc en savait beaucoup et qui affichait jusqu'à la provocation son mépris pour son propre camp en débandade, se battant pour trouver place dans les derniers fourgons nazis, ou s'appêtant à nouer les contacts qui lui ménageraient l'avenir, était devenu un témoin beaucoup trop dangereux... A partir de là, René Ballet va donc poursuivre un double objectif : suivre le personnage dans sa toute dernière période, afin de comprendre comment, se sachant de toutes les façons condamné, celui-ci avait choisi d'aller au devant de sa mort, en venant se terrer dans cet hôtel pourant connu pour ses liens avec les mouvements fascistes ; reconstituer l'itinéraire pitoyable de ce fils de boucher, trop tendrement chéri par sa mère et un moment tenté par les avant-gardes littéraires, qui finit dans la peau d'un dandy collabo.

Son sort scellé, il brûle ses dernières journées avec une femme, parcourant Paris, en un genre de course affolée

RENE BALLET fait débiter l'action le mercredi 9 août, alors que se déroule à Paris une vaste opération d'évacuation vers l'Allemagne des journalistes les plus compromis. Manifestement plus que peuvent en transporter les camions allemands encore disponibles. Roc ne sera pas du voyage : la meute aux abois n'a plus que faire de son préposé aux basses écritures. Conscient que son sort est désormais scellé, il brûle ses dernières journées avec une femme, parcourant Paris en tous sens, en une manière de course affolée. On le retrouvera bientôt seul, traqué, dans une chambre de l'Hôtel des deux gares. Le récit de ses errances dans la ville, elle-même suggérée comme retenant son souffle et bandant ses forces, s'entrecroise alors avec des remontées de sa propre histoire. René Ballet restitue progressivement la trajectoire presque trop classique d'un petit



RENE BALLET, en ces temps de commémoration de la Libération, a pris le parti de nous plonger dans les eaux glauques de la Collaboration. « L'Hôtel des deux gares » (Le Temps des Cerises, 192 pages, 100 francs) explore avec une lucidité froide le fourvoiement d'une certaine jeunesse intellectuelle, qui vécut le fascisme comme un dandysme, en n'hésitant d'ailleurs pas, à l'occasion, de mettre la main à la pâte.

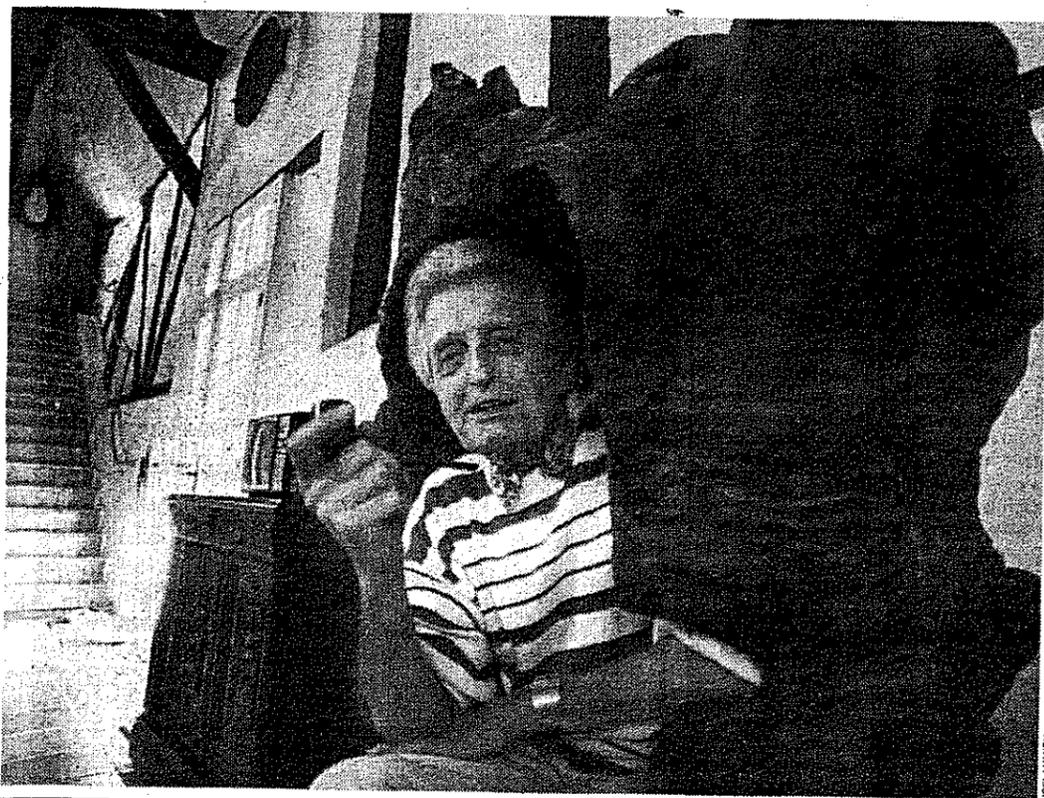
bourgeois « ouaté », dont le père avait fait faillite et qui s'était engagé sur les voies du nihilisme puis du fascisme. En 1934, âgé de vingt-quatre ans et membre d'un groupuscule littéraire fondé sur la négation violente de toute chose, les « Tatars », il rencontrerait Drieu La Rochelle. Ce serait le déclic : « Drieu avait été pour lui le départ de la grande aventure. » Les deux hommes s'étaient en effet tout de suite reconnus : « Le mépris des autres restera toujours le lien le plus fort entre eux deux. »

Condamné par la Résistance, lâché par ses amis, Roc se trouvait pris à la façon d'une mouche dans un bocal

DEUX ans plus tard, en plein Front populaire, Roc adhère au PPF. Même si, pour le jeune dandy, « cela sentait » un peu trop fort « la frite et le pastis. » On le retrouverait ensuite sans surprise parmi les grandes signatures de la presse collaboratrice, habitué des cercles mondains, des maisons de demi-mondaines et des caves à torturer de la rue Lauriston. René Ballet laisse remarquer entrevoir, à travers son personnage, une jeunesse fourvoyée, dont le sentiment de révolte, et parfois le talent, avaient cru pouvoir s'exprimer dans la mouvance boueuse du fascisme à la française.

Le récit se transporte alors à Genève : tandis qu'à Paris la bataille a commencé, on travaille en effet ici, dans une ambiance feutrée, à la pérennité du bon vieux système. On s'active, entre autres, à « blanchir » certains collaborateurs, afin de les rendre de nouveau présentables. Parmi ceux-ci, une jeune comédienne, amie de Roc, qu'on vient tout juste de faire sortir de Paris : celle-là même avec qui il a vécu des journées de passion, dans la ville en attente des combats, redevenant pour l'occasion le jeune homme insolent et provocateur du temps des « Tatars ». La jeune femme s'appelle Falaise... Tandis que l'immense majorité de la collaboration, en prévision des comptes à rendre, fait déjà sien le mot d'Anouilh, « Ni héros ni bourreaux. Que des victimes », Roc continue d'afficher avec arrogance son propre principe de vie : « Il n'y a qu'une race supérieure. Celle des joueurs. » Le 18 août, l'homme qui avait terrorisé Paris par sa plume devait se claquemurer dans l'Hôtel des deux gares. Son territoire, qu'il avait voulu sans limites, se réduisait désormais aux dimensions d'une chambre misérable, dont le miroir poussiéreux lui renvoyait une image qu'il ne supportait plus. Lâché par ses amis, condamné par la Résistance, Roc se trouvait pris à la façon d'une mouche dans un bocal. Le drôle de jeu auquel il avait pris tellement de plaisir, depuis l'époque des « Tatars », était en train de mal tourner. Le récit se met alors à haleter, en une succession de minuscules paragraphes, de phrases de plus en plus courtes, comme si maintenant l'oxygène venait de plus en plus à se raréfier pour Roc. Comme si, après les journées de passion désespérée avec Falaise, et la vie sans salissures entrevue là derrière, son destin d'enfant perdu, de nihiliste complice du crime, reprenait possession de lui. La fin du livre est poignante. La lucidité de Roc à ce moment n'a d'égal que le gâchis passé. Il ne lui reste plus qu'à inscrire sur les murs le nom de Falaise, l'unique raison qu'il eût jamais eu de vivre et de cesser de jouer. Le même jour, ce vendredi 25 août, Paris justement revivait.

JEAN-CLAUDE LEBRUN



René Ballet laisse remarquablement entrevoir, à travers son personnage, une jeunesse fourvoyée.